



## L'ARTISTE EN BERGER DES OPACITÉS

Patrick Chamoiseau

L'échelle de l'individuation est, paradoxalement, la seule qui permette à l'individu de s'enrichir, non pas d'éléments d'un territoire ou d'un lieu, mais à partir de son lieu multi-transculturel et de vivre la totalité des stimulations qui viennent des autres lieux. Il faut opposer à la mondialisation économique capitaliste une autre ouverture qui est la mondialité. Ce qu'exprime Édouard Glissant en écrivant : " Je peux changer en échangeant, sans pour autant me perdre ou me dénaturer. "

On a souvent l'idée que le rapport à toute la diversité va effectivement nous dénaturer ou nous faire disparaître... Non, on peut envisager simplement une formulation de l'identité relationnelle où ce qui fait la permanence, c'est justement le changement. C'est la différence avec l'identité atavique qui était exclusive de l'autre, qui cherchait des pérennités ; avec l'identité relationnelle, on se construit dans un flux permanent de rapports à l'autre, et ma permanence devient ce changement continu dans lequel je m'enrichis avec les autres. C'est pourquoi la question du lieu est essentielle, parce qu'elle nous permet d'échapper à celle du territoire. Le territoire est ce que nous connaissons - mon pays, ma peau, ma langue, mon dieu, ma vérité, ma certitude ; le lieu est soumis au grand souffle de la diversité, à la multi-transculturalité et même si on ne s'en rend pas compte, nos imaginaires sont des imaginaires chahutés par les réalités du monde. Nous vivons désormais dans des lieux où l'individu reçoit des stimulations esthétiques, artistiques, sensibles qui lui permettent de construire ses symboles, son éthique, ses principes et ses valeurs. Ces stimuli, il les reçoit de la vie du monde, et non plus de la vie quotidienne de sa communauté. La totalité-monde stimule et construit ces individuations. Ces individuations existent non pas dans une espèce d'universalité abstraite, mais dans des lieux, parce que le lieu est habité de diversités. Même lorsqu'il paraît isolé, clos, dans un terroir, le lieu reçoit par les écrans et les ondes les stimulations qui changent la donne. L'imaginaire de celui qui vit dans la campagne la plus reculée est transformé sans même s'en rendre compte.

Les marqueurs identitaires traditionnels ne sont plus aussi déterminants qu'ils l'étaient dans les communautés qui créaient des certitudes absolues, donc des identités exclusives de l'autre. Nous sommes aujourd'hui dans des identités relationnelles : cela veut dire que l'équation individuelle se construit non pas dans la capacité à mobiliser ce qui serait différent de l'autre, mais la construction de soi et la construction des peuples se font dans la capacité relationnelle de cet individu ou de ce peuple à entrer en relation avec tout le divers du monde qui lui est donné.

Nous sommes sortis des absolus de la langue. Édouard Glissant dit qu'il écrit en présence de toutes les langues du monde. Cela veut dire que l'outil qu'il utilise, et dans lequel il doit construire son langage, peut se faire dans la mobilisation de plusieurs langues, mais de manière horizontale. La construction du langage aujourd'hui se fait dans le désir imaginant de toutes les langues, et cela change absolument toutes les perspectives que nous pouvons envisager. Des organismes narratifs apparaissent, qui ne poursuivent pas le récit, qui explorent des situations existentielles inouïes, qui nous permettent de fréquenter l'incertain, l'impossible, l'inconnaissable et surtout l'impensable, qui nous permettent de fréquenter un monde désormais ouvert dans tout un imaginaire relationnel. C'est cela, à mon avis, l'esthétique contemporaine.





Hier, l'écrivain utilisait une langue, et dans cette langue il construisait son langage. La construction du langage de l'écrivain se faisait à partir des obscurités de la langue, de ses profondeurs, de ses invisibles, de ses tressaillements, de ses silences... et c'est là qu'il y avait de la puissance et du renouvellement de la langue. Aujourd'hui, ce travail doit se faire dans les profondeurs d'une langue qui nous est donnée, qui peut être une langue maternelle, mais je crois de plus en plus à une langue matricielle, avec les déplacements, les implantations, etc. La traduction est une question qui doit se poser de manière relationnelle, parce que dominait jusque-là une forme de traduction qui passait d'un absolu linguistique à un autre absolu linguistique : on mettait en transparence, on transportait l'opacité d'une langue dans la transparence d'une autre. Aujourd'hui, je crois que le traducteur doit être un berger des opacités, parce que la relation ne suppose pas la standardisation, l'uniformisation et la mise en transparence : ce sont les colonialistes qui voulaient que le monde soit transparent et qu'il n'y ait qu'une seule forme d'existence, c'est pourquoi ils civilisaient, christianisaient, génocidaient... La relation suppose que l'on accepte une forme d'opacité, et la vraie traduction, c'est celle qui transporte d'une langue à l'autre l'opacité des choses. Nous devons rentrer dans une déstabilisation totale, et comprendre que nous vivons dans des mystères : le mystère de la conscience, le mystère de la vie, le mystère de la mort, le mystère de la matière, le mystère de l'univers, le mystère de l'infiniment petit, le mystère de l'infiniment grand... Nous devons vivre dans ces mystères et nous tenir debout : c'est ça l'esthétique contemporaine. Il faut pratiquer cette esthétique-là dans les œuvres d'art, car elle touche l'océan sombre de l'esprit, et c'est dans cet océan sombre de l'esprit que les structures individuelles vont se construire de la manière la plus déterminante.

L'œuvre d'un artiste est d'abord quelque chose qui le construit lui-même ; si cette œuvre ne sert pas à l'artiste, à le transformer, à le rapprocher de cet imaginaire qui est un imaginaire de la relation, cela n'a aucun intérêt : cela veut dire qu'il n'est pas sincère et qu'il n'a pas d'expérience à partager. L'artiste ne représente qu'une expérience intime, une trajectoire, la confrontation d'une conscience à un chaos-monde, et l'artiste met cette expérience singulière à disposition d'autres expériences. Les œuvres doivent permettre la constitution de cet archipel de lieux communs, de rencontres, d'intelligences, de sensibilités, d'affinités qui vont peut-être créer ce peuple invisible qui nous manque aujourd'hui. Au-delà de ces communautés nationales, il y a un autre peuple qui est potentiellement là, qui a un autre imaginaire, dont le "territoire" est un espace ouvert et qui est désormais riche de toutes les civilisations et de toutes les cultures, qui est proche de toutes les humanités. C'est cela l'objet de l'art comme de la littérature. C'est cet imaginaire-là que l'artiste doit aujourd'hui transmettre. Nous devons préparer nos enfants à des sociétés que nous ne pouvons même pas imaginer, les préparer à se construire non pas dans les identités ataviques ou les identités closes, mais dans les identités relationnelles. C'est-à-dire dans une forme d'identité où le changement constitue la permanence.